

— Je n'avais pas la force de te condamner, et je m'étais imposé le silence.

— Oui,... un silence horrible,... un silence qui me tuait.

— Ne me le reproche pas, car j'en ai souffert autant que toi. Je n'osais te reprocher le passé et je voyais l'avenir m'échapper sans retour... Oh ! plains-moi plutôt, Fernande, plains-moi, car je sens que je meurs,... et un mot de toi peut me rendre la vie !

— Alors, écoute-moi donc, reprit Fernande avec entraînement ; écoute-moi et ne fais pas un crime à une pauvre femme, attachée à une chaîne odieuse, d'intervestir pour un instant les rôles et de faire entendre des vœux et des plaintes que la stricte pudeur devrait peut-être désavouer. Il faut, don Ruiz, que je t'ouvre mon âme tout entière. Après ce que j'ai entendu, tu comprends sans peine l'horreur que je ressens pour ce misérable Diégo ! Mais tu te tromperais si tu pouvais croire que ma haine ne date que de l'instant de cette révélation. Recueille bien les paroles qui vont sortir de ma bouche, don Ruiz... C'est mon cœur qui parle au tien ! Je n'ai jamais aimé Diégo ! jamais je n'ai sincèrement accepté l'affreuse destinée que m'imposait la réhabilitation de mon honneur... Je ne me suis tout au plus résignée que parce que cet homme était ton frère, que je devais porter son nom qui était le tien, et que j'espérais l'entendre souvent parler de toi ! Te le dirai-je ? son arrestation imprévue m'arracha un cri de joie... je crus que le ciel venait au-devant d'une prière que je n'osais lui adresser, et quand je te revis, il me sembla que Dieu rompait lui-même ces nœuds formés par le malheur, et que je ne pouvais avoir ici-bas qu'un amant, qu'un fiancé, qu'un époux, celui qu'avait choisi mon cœur et que m'avait donné mon père, don Ruiz de Soria.

— Fernande ! oh ! maudite soit la chaîne qui vous lie !

— Ce n'est pas assez pour moi de la maudire, don Ruiz, il faut que je la brise !

— Mais par quel moyen ?

— Je ne sais,... mais Dieu nous inspirera.

— Tu l'as dit, Fernande, l'infortune qui nous accable est en dehors des prévisions humaines, et c'est Dieu seul qui peut nous y soustraire ;... mais en attendant, achevons l'œuvre que le roi a commencée... En condamnant Diégo à l'exil, il a voulu sauver le nom de Soria de l'infamie d'un jugement public. Profitons de sa clémence et emmenons Diégo loin, bien loin de l'Espagne, sous ce ciel hospitalier des Indes, qui nous donnera le repos en nous assurant l'oubli. Fuyons d'abord, et nous verrons, une fois que nous aurons touché la terre d'asile, quelle infranchissable barrière nous pourrons mettre entre cet homme et toi.

Fuir !... avec Diégo ;... mais cette idée m'épouvanterait.

— Ne crains rien !... Je serai là, moi.

Mais ma pauvre mère...

— Il faudra bien tout lui dire.

Ici, une sorte de fatigue morale s'empara de Ruiz et de Fernande, et mit un terme à cette entretien. L'avenir était gros de tristesse, et, d'un commun accord, ils détournerent les yeux.

Fernande se hâta de retourner au château d'Ovéda, pendant que don Ruiz, fidèle aux ordres du

roi, s'était de nouveau transporté près de lui, afin de régler définitivement le sort de son frère et le sien.

Le roi et le sujet demeurèrent enfermés l'un avec l'autre environ l'espace d'une grande heure au bout de laquelle il fut décidé que dans le délai d'un mois au plus les deux frères seraient rendus à Cadix où ils s'embarqueraient sur la *Manfrelore*, vaisseau de l'état qui faisait voile pour les Indes.

Quand don Ruiz vint au château d'Ovéda pour faire part à Fernande de l'irrévocable décision que le roi avait prise, il trouva Fernande échevelée et tout en pleurs.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

— Ma mère ! ma pauvre mère est morte ! répondit Fernande.

— Morte ! répéta Ruiz quand la violence de ce coup terrible lui permit enfin de se recueillir dans sa pensée. Morte,... sans rien savoir au moins ?

— Rien, dit Fernande.

— Alors, reprit don Ruiz, c'est que Dieu a eu pitié d'elle.

Et en même temps il montra à Fernande l'ordre d'embarquement signé par le roi, et lui dit :

— Si Diégo partait seul, tout Madrid comprendrait qu'il s'agit d'un exil ;... s'il emmène sa femme, on pensera qu'il est tout simplement question d'un voyage, d'un projet d'établissement à la Havane, où l'on sait que mon père a laissé de grands biens. C'est un sacrifice pénible, Fernande, mais nécessaire à votre réputation, à notre honneur.

Fernande prit la main de don Ruiz et lui répondit d'un ton résolu :

— Nous partirons tous.

Elle ne croyait pas si bien dire.

Valdesillas lui-même, ami rare et dévoué, ne voulut pas abandonner don Ruiz au moment où il allait avoir besoin de tant de consolations. Il annonça solennellement son départ à Gertrude, qui lui demanda naïvement s'il était devenu fou.

— Entreprendre une si longue traversée à votre âge, s'écria la vieille gouvernante.

— Il n'y a point d'âge pour le dévouement, répliqua vivement le commandeur.

XIII.

LA MANFRELORE.

Les vapeurs du matin caressaient doucement l'eau dormante de l'Océan. C'était une de ces aurores brumeuses qui présagent ordinairement les chaudes et riantes journées d'été. Le port était ensombré d'une affluence inusitée de bourgeois et de gens du peuple, et les cris de cette multitude oisive, réunie par la curiosité, se confondaient avec la voix des matelots. Encore un moment, et la *Manfrelore* allait déployer ses voiles et livrer aux bâises de la brise son pavillon aux vives couleurs et ses flammes palpitantes.

C'était du port de Cadix que le bâtiment allait partir : sa destination était la Havane.

Debout sur le tillac, le capitaine semblait prêt à donner le signal du départ. Passagers et marins se pressaient sur le pont mouvant, en disant adieu à la terre du geste et de la voix. L'équipage paraissait complet, et les mousses, assis sur les vergues, regardaient l'horizon.